

Marie-Laure Hubert Nasser

Semblant sortir du noir

recueil de nouvelles



Editions **Passiflore**

DU MÊME AUTEUR

- *La Carapace de la tortue*, Éditions Passiflore, 2013
(Folio n° 6117)
Prix du roman régional Lions Club Sud-Ouest 2015
Prix Saint Estèphe 2015, château Pomys
- *Spleen Machine*, Éditions Passiflore, 2015
Prix Lire en Tursan 2015

Photographie couverture :
Éloïse Vene

© Éditions Passiflore – 2017
93, avenue Saint-Vincent-de-Paul – 40100 Dax
www.editions-passiflore.com

Marie-Laure Hubert Nasser

Semblant sortir du noir

recueil de nouvelles

Editions **Passiflore**

Nawel

Je m'accroche à mon lit. Les deux mains agrippées aux barreaux azur. Plaque mes reins et écarte les cuisses pour prendre toute la place et le maintenir au sol. Je fais le siège de ma couche. Dompte mon matelas pour le garder sous moi. Il est étroit. À ressorts. Creusé au centre. Mouvant. Presque volant comme le tapis d'Aladin. Dans le coin de la chambre pour protéger mes arrières. Posé là. Calé. Je me jette sur le bord pour le tenir prisonnier. Rabattre son caquet. La tête dressée sur mon coussin, j'observe. Porte entrouverte. Ombres passantes. Oreilles à l'affût. Je suis la vigie.

Ma mère me surnomme l'arapède. La moule sur le rocher. Parce que je ne veux pas bouger. Quand elle m'appelle le matin pour l'aider à la cuisine, je fais semblant de ne pas l'entendre. M'enfonce sous les oreillers. Plisse les paupières. Respire le noir jusqu'à étouffer. Soudain le manque d'air m'oblige à repousser le drap. Je reviens à la surface. Reste immobile pour paralyser la vie. Je voudrais arrêter les années qui me précipitent vers l'inconnu. Défalquer les heures. Stopper les semaines. Ne plus jamais souffler mes bougies. Caler mes quinze ans sous le talon et laisser bouger la bête qui nous consume, le temps.

Je suis née dans mon lit. Première du nom à venir au monde sur la terre ferme. Ni sur un bateau ni à l'arrière d'une caravane. Posée à même le matelas dès la première goulée d'air alors que ma mère récupérait de sa délivrance. J'ai amorcé la vie silencieuse et calme. Il a fallu me frapper les fesses, la tête dans le vide pour faire vrombir des rugissements de nourrisson. J'ai le vertige depuis et préfère avoir les deux pieds posés sur le sol. Je fais le poirier pour remettre mes idées d'aplomb quand le trouble m'envahit. J'y vois alors une autre façon d'appréhender ma destinée. Mon père me surprend parfois, le visage rougi par le sang qui gagne mes pommettes. Comme un thermomètre, il faut me secouer un peu pour que je retrouve mes esprits.

Mon lit est mon naufrage. Il avale mes jours, mes nuits. Chérit mes insomnies. Les cultive. Les arrose de pensées pour les faire grandir. J'ausculte les ténèbres. Le souffle de mes parents. Leur lit qui craque. Qui s'agite parfois sous leurs gémissements étouffés. Ils me croient endormie. Ont fermé leur porte. Chuchotent. Draps froissés. Gémissements. Je sais sans savoir. J'entends sans comprendre. J'ai peur. Me bouche les oreilles. Me retourne vers le mur, dos dressé vers le silence. Les bruits enflent et puis s'apaisent. La nuit sombre.

J'ai toujours pensé que je n'étais pas seule. Je songe au monde caché sous mon sommier. Celui d'en bas. Des êtres miniatures aux abris dans la ville grouillante. Des rampants. Des rongeurs effrayés. Quand mes pieds passent la limite de mon matelas, je les retire d'un geste vif et les replis sous mon corps, de peur que ces gnomes ne viennent s'en repaître. La nuit révèle les silencieux, les monstres qui dorment sous ma couche, dans les rues, au coin des maisons éventrées. Parfois, le bruit d'une collision résonne dans le lointain rappelant un souvenir cruel. Bruit sourd qui soulève mon cœur. Fait trembler mes lèvres. Je serre les poings. Prie pour qu'il reste loin. Au-delà du carrefour. Je compte comme pour l'orage. Une seconde par kilomètre, et l'éclair rentrera par ma fenêtre. Je revois le visage ensanglanté de ma voisine, hurlant sous l'impact des vitres brisées. Le sang qui ruisselle comme un masque autour de sa bouche béante. Les morceaux de verre qui la transforment en cactus. Ses yeux aveugles. Elle n'a que quatre ans. Puis le silence. L'ombre. L'horreur, c'était avant. Avant, du temps des bombes, des avions qui rasant les toits. Avant que la ville n'implose et ne se torde de douleurs et d'âmes perdues. Avant, c'était la guerre. Et même si elle s'éloigne, la peur s'est installée au fond de moi.

Pour tuer le temps, j'établis mon campement entre mes coussins, créant des collines et des ravins, dressant sur le bout de mes doigts des journaux usés, entortillés et badigeonnés de craie. Ainsi grimés, ils jouent à se combattre. Ils se frappent, s'insultent, se maudissent. J'aime dire des gros mots en cachette. Les mâchonner en silence. Les faire rouler sur ma langue puis les expulser vertement. Comme des crapauds qui sortiraient de ma bouche pour bondir sur le sol. Je suis prête au combat. Mon peuple est guerrier. Je porte la mort comme tous les enfants de ma rue. Je suis une enfant de poussière. Le jour d'après l'espoir.

Je suis une enfant de la guerre. Je n'ai pas connu l'herbe, les jardins, les fontaines. Je ne sais pas l'école, les livres, les jeux dans la cour. Je n'ai pas goûté la plage, les bouées, les plongeurs dans l'écume, les rires des passants, les vieilles qui sortent leurs chaises au soleil pour tricoter dans la rue. Mémoire d'aïeuls. Transmission de souvenirs dorés. Les pays bigarrés qu'ils ont traversés courent sous ma peau, pénètrent mes songes. Je viens de la cendre et du gris. Fruit boucané d'une ville décapitée. Toits arrachés, immeubles chancelants. Âmes errantes, fuyards, chapardeurs. Ville fantôme, croisée des mondes, soldats égarés, discordes, sauvageries, cruautés vagabondes. Monde obscur d'où rien ne pousse. Je suis perdue si je reste.

Mon père s'assied le soir au pied du lit pour me conter des histoires. Sa voix grave entame un récit peuplé de fées et de djinns. Il n'a pas de livre mais mime le tourner des pages d'un ouvrage imaginaire. *Oh! quelle belle illustration, regarde la natte blonde de la princesse aux pieds nus, demain, nous reprendrons au chapitre cinq, tu t'en souviendras*, et il fait tournoyer ses doigts puissants comme un oiseau qui déploie ses ailes pour le fermer. Une ombre s'élance sur le mur. Le sommeil m'emporte. Longtemps nous les avons planqués, de refuges en abris, nos romans usés, comme des trésors. Puis il a fallu fuir, quitter la ville et les laisser derrière nous, posés sagement dans le coin d'une chambre, pour qu'ils continuent à s'envoler la nuit, dans un rayon de lune.

Mes parents chantent au crépuscule comme des cigales. Ils battent la table avec leurs cuillères et choquent les verres. Fredonnent des mélodies anciennes. Ils chantent d'une voix suave qui traverse la poitrine, secoue le ventre criant de faim, fait vibronner les mains comme des feuilles d'automne. Ils chantent à faire crever le ciel au-dessus de nos têtes. Les voisins les rejoignent dans la cuisine et se mettent à fredonner comme des bourdons pour accompagner le refrain. Ils chantent pour que la nuit soit pleine, dépourvue de cauchemars alors qu'une lune ronde brille au-dessus des toits. Puis ils s'effondrent sur leur couche. Ferment les yeux et ouvrent les paumes vers le plafond. Libérés.

Je pleure sans savoir pourquoi. C'est l'âge, dit ma mère. Pleurer par anticipation. Avant le mal. Avant que la douleur ne s'installe et étreigne mes organes, cisaille mon cerveau. Pleurer de peur en sachant que cela ne sert qu'à casser les remparts, à faire tomber les forces. Pleurer pour ne pas être seule, pour entendre le cri qui se cache au fond de mes entrailles, voix souterraine, enfantine, primale. Pleurer de rage, taper du pied, foutre son poing sur la table, se révolter. Dire que l'on peut nous aussi riposter, enrager, mettre à bas, frapper au sol, piétiner. Amen.

Ils m'ont laissé leur lit. Ils disent que j'ai de grands pieds et qu'ils dépassent du matelas. Que les esprits vont s'accrocher aux gros orteils et me traîner sous la fenêtre.

Ils mentent. J'entends la porte claquer la nuit. Après leurs disputes. Quand le silence prend toute la maison et que je retiens ma respiration. Après les cris. Après les sanglots. Quand ils en ont fini de parler de moi. Épuisés par leurs désaccords. Quand je suis le paquet que l'on a ballotté à droite, à gauche. Quand ils ont préféré se séparer, ne plus respirer le même air la nuit. Reprendre leur célibat pour enrager contre l'autre. Le secouer. Lui faire ravalier sa colère. Le traîner dans la rue en criant sa fatigue. Plutôt se taire. Serrer les dents. Lever les yeux au ciel. Implorer ses aïeules. Demander du mieux. Ou bien approcher de la fin plus vite que prévu.

J'ignore pourquoi les terreurs grimpent le long de mes vertèbres vers trois heures du matin. Elles me réveillent. Grignotent mon cerveau. Escaladent mes pensées. S'immiscent entre les mirages. Balayent de la main mes rêveries. Toutes les nuits, je déambule le long de la plage. Les vagues lèchent mes chevilles. Ma peau devient bleu sombre. La mer est glacée. Enfant aux pieds d'argile. Je soulève avec lenteur mon corps prisonnier. Je voudrais regagner la grève, réchauffer mon sang, le sentir bouillonner. Mais la mer m'attire comme un aimant. J'aime piquer mon regard dans l'horizon. Penser que derrière la ligne obscure, au loin, il y a une autre vie. Un abysse ou une autre planète. Qu'un jour je partirai. Mais il est encore tôt. Ce monde m'effraie. Je coule dans mon sommeil. Tourne et retourne, froisse les draps. Attrape mon coussin. Bataille.

Ma mère m'a offert un *dreamcatcher*. Un grand cercle brodé, entremêlé de perles et de strass. Avec des coquillages et de longues plumes bleues. Ce sont celles de Mirza, le perroquet des voisins. Elles tombent en tournoyant sur le balcon. Glissent sur le ciment. Maman les récupère et les aligne dans une boîte au couvercle peint. D'ailleurs, elle scrute toujours le sol à la recherche d'un trésor. Ramasse les boutons, les fils de pêche entortillés aux hameçons rouillés, les graines de citrouille, les papiers tachés. Comme les enfants, elle accumule ses trouvailles. Les classe. Les dérange parfois pour mieux les admirer. Elle a entortillé des brins de raphia et des chutes de tissus. Je reconnais les fleurs de son tablier, le bas de sa jupe à godets. Elle les a découpés en lambeaux et les tresse. Colle des perles trouvées, des bouts de verre pilés. Passé et futur lentement se mêlent aux songes. Avec sa force, plus de cauchemars. Il protège. Éloigne les monstres. Je l'ai suspendu au-dessus de mon lit. On ne voit que lui sur les murs blancs badigeonnés de chaux. Lui et ses ombres dansantes. Et quand on me demande quel est cet étrange talisman, je dis *dreamcatcher*, c'est un *dreamcatcher*. Seuls les Amérindiens connaissent ses pouvoirs.

Mirage. Utopie. Nous marchons pieds nus sur l'herbe
et traversons les ruisseaux. L'eau tumultueuse trempe nos
vêtements. Nous rions de nos allures vacillantes. Terre.
Océan. Mon père soulève ma mère pour passer la marée.
Il la porte dans ses bras solides. La peur s'est envolée.
Poussière grisâtre happée par la bise, dispersée par le
vent. Légers. Nous flottons dans un ciel de printemps.
Traversons les continents, insouciant.

J'aime la rejoindre dans la pénombre. Maintenant que maman dort seule, elle ne rechigne plus à me faire une place. Elle soulève la couverture et je me glisse dans les draps râpeux.

Maman s'endort la bouche entrouverte. Elle respire profondément et l'odeur de son souffle flotte dans la chambre. J'allonge le pied pour toucher sa jambe. Elle ne bouge pas. Ma peau à son contact reprend vie. Je suis elle. Elle est moi. Nous sommes une.



Marie-Laure Hubert Nasser a fait de la communication politique son métier. Tout au long de ce parcours, des engagements pour des causes, souvent celle des femmes et l'écriture... Un chemin révélé par *La Carapace de la tortue*, son premier roman qui a connu un large succès, puis par *Spleen Machine*.

Semblant sortir du noir

Marie-Laure Hubert Nasser

Le destin ne s'accomplit jamais comme dans nos plus belles espérances. Il nous surprend, nous renverse parfois, nous bouleverse souvent.

Nawel ne veut pas quitter sa maison et ses parents, même si elle sait que son avenir est compromis dans son pays en guerre. Luc ne peut imaginer rompre avec sa femme alors que leur vie conjugale s'est transformée en cauchemar, il garde l'espoir d'une famille unie, comme ses parents avant lui. Georgia se refuse à quitter son enfance et à prendre la route comme son père le lui a demandé. Et Mélanie rejette de toutes ses forces la célébrité, même pour permettre à l'homme de sa vie de réaliser son rêve.

Faut-il croire qu'un chemin tout tracé guide nos pas, malgré nous?

18 €



9 782918 471714